

Didier Grais

Diagnostic à l'adolescence

Dans ma pratique quotidienne avec des enfants névrosés ou psychotiques à l'hôpital de jour où je travaille, je rencontre parfois un foisonnement de phénomènes qui me laisse perplexe dès lors qu'il s'agit de poser un diagnostic. Comment en effet se retrouver dans des manifestations cliniques parfois complexes, enchevêtrées et contradictoires, et y déceler les fils structuraux de la névrose ou de la psychose ?

Concernant la psychose, il n'est pas toujours facile de repérer dans la clinique le défaut de ce que Lacan appelle le « centre organisateur, le point de convergence significative ¹ » que constitue le Nom-du-Père. Lorsque nous ne trouvons aucun délire, même à l'état d'ébauche, aucune trace de déclenchement et aucun soupçon de persécution, alors penser un diagnostic de paranoïa reste à démontrer. La difficulté est la même quand on ne repère aucun trait schizo-phrénique particulier.

C'est ainsi que m'est apparue Sabine, âgée de 13 ans, lorsque je la reçois pour la première fois, après une altercation avec un professeur qui pouvait faire penser à un épisode érotomaniaque. Elle se présente comme très agitée, fermant avec violence les stores du bureau car « dérangée par le soleil », touchant les différents objets de la pièce et refusant de s'asseoir quand je l'y invite. D'une manière très virulente et agressive, elle m'explique qu'elle a quelques difficultés en mathématique mais qu'à part cela tout va bien. En opposition à cette agitation, elle est très réticente quand il s'agit d'expliquer les raisons de sa venue à l'hôpital de jour... À toute question elle répond de façon évasive ou par : « Ça serait trop long à vous expliquer. »

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, p. 319.

Après plusieurs entretiens, je n'avais aucun élément pour soutenir un diagnostic de psychose, en tout cas plus rien du côté de l'érotomanie. Je me disais même qu'à première vue elle donnait tout à fait le change. S'agissait-il d'une jeune fille névrosée accablée de symptômes ou bien d'une psychose non encore déclenchée ?

Peut-être fallait-il prendre alors cette question par un autre biais que celui du symptôme. On connaît l'accent mis par Lacan sur le rôle primordial du signifiant, « élément guide », comme il le nomme, pour comprendre ce qui se passe dans les psychoses. J'ai donc repris mes notes en essayant de retrouver ce que Sabine m'avait dit.

Dans le séminaire *Les Psychoses*, Lacan consacre deux séances à opérer une distinction entre métaphore et métonymie. Prenant appui sur les travaux de Roman Jakobson, il définit la métonymie comme une forme rhétorique qui permet de nommer « une chose par une autre qui en est le contenant, ou la partie, ou qui est en connexion avec ² ». La métonymie est au départ et c'est elle qui rend possible la métaphore.

Lors d'une séance, Sabine me dit : « Vous devez me trouver étrange pour une fille. Tout le monde le dit sous prétexte que je viens d'un milieu bourgeois. Certaines filles disent que je ressemble à un garçon. Je m'en fiche un peu. Je ne suis pas xénophobe. Ma mère l'est, moi je suis l'inverse de la mère... J'aime la délicatesse, je suis démophobe, c'est-à-dire que j'aime la différence et la foule. »

En créant ce néologisme « démophobe », Sabine effectue un glissement métonymique qui réaménage dans son discours un signifié. Sabine essaye-t-elle de faire une métaphore ? Peut-on rapprocher cette trouvaille de cette note du Séminaire où Lacan s'étonne, concernant Schreber, de n'y rencontrer jamais « même quand les phrases peuvent avoir un sens [...] rien qui ressemble à une métaphore ³ ». Il ne s'agit pas du même trouble du langage lorsqu'elle me parle de la profession de sa mère et me dit : « Elle fait assurance, elle est assureuse. »

Un jour, elle froisse un dessin qu'elle a fait en séance, ne voulant pas le laisser dans le bureau. Lorsque je la raccompagne dans le couloir, elle se précipite sur une corbeille à papier pour y jeter le

2. *Ibidem*, p. 250.

3. *Ibid.*, p. 247.

dessin et me dit : « J'ai sauté sur l'occasion », tout en sautant sur place. Peut-on entendre cette phrase comme un *Witz* ? Cela pourrait être le cas s'il s'agissait d'un jeune enfant dont le transfert de signifié s'effectue toujours par la grâce de la métonymie. Les enfants en sont toujours à la métonymie, nous dit Lacan, pas encore à la métaphore. La métaphore trouve à se distinguer de la métonymie lorsque se produit une nouvelle signification, « une étincelle poétique » comme écrit Lacan ⁴. C'est ce qui donne aux histoires d'enfants ce style dit réaliste pour l'opposer au langage poétique ou métaphorique. Mais Sabine a 13 ans et elle nous montre qu'elle n'a peut-être pas non plus accès à l'usage métaphorique du signifiant. Elle semble rester attachée aux connexions lexicales de « sauter sur l'occasion » sans qu'il y ait franchissement de la barre pour l'émergence d'une nouvelle signification. Entre le signifiant et le signifié, manque parfois la barre que définit la métaphore. Sabine ne peut user de la métaphore puisqu'elle ne peut franchir cette barre qui n'existe pas pour elle. Ce en quoi Sabine se situe dans le langage, mais sa parole à tendance à subir une sorte de dérive qui la situe hors discours.

Dès lors qu'un diagnostic de psychose commençait à se démontrer de par les troubles du langage évoqués, une séquence insolite à laquelle je n'avais pas prêté attention à ce moment-là a peut-être permis de vérifier ce diagnostic, en y repérant d'un point de vue structural le défaut de la signification phallique.

Après les vacances, Sabine lors de ses séances restait pratiquement muette et était de plus en plus réticente à venir me parler. Puis un jour elle refusa catégoriquement. Après quelque temps, j'ai donc reçu pendant cet horaire un autre adolescent de l'institution. Quelques semaines plus tard, je croise dans le couloir Sabine qui me dit d'un ton affirmatif : « Vous venez me chercher. » Je lui réponds que non, et je crois que je lui dis exactement sans réfléchir : « J'ai mis quelqu'un d'autre à votre place. » Sa réaction ne se fit pas attendre. À ce moment, elle se jeta contre le mur en murmurant : « Salaud, salaud, je suis morte » et s'écroula par terre. Cette chute dans le réel n'est pas sans nous évoquer la forclusion : ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel. Sans accès à la signification phallique,

4. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 508.

Sabine ne dispose pas du phallus qui lui aurait permis de symboliser le fait qu'elle a perdu sa place. On peut dire que, lors de ce moment où Sabine perçoit un désir face au sien, c'est-à-dire où elle fait appel à la signification phallique, elle se retrouve sans autre ressource que de répondre dans le réel en se jetant par terre. Et même si elle se récupère très vite, il y a ce moment de chute dans le réel.

Elle demande alors à parler au médecin directeur, puis revient peu de temps après me solliciter pour reprendre ses séances, m'expliquant que parfois elle se demande si je ne l'espionne pas un peu... – alternance qu'elle mettra en place plusieurs fois par la suite.

Je m'interroge désormais sur sa position subjective dans ces rapports aux autres, faisant peut-être écho à l'histoire, selon ses termes, de la « bande de détectives » qu'elle a créée pour surveiller une psychopédagogue ; elle m'avait expliqué qu'elle aimait bien le théâtre, qu'elle aimait en faire avec ses copines de classe : « Je les choisis, je les dirige, elles ne sont pas toutes très au point alors je les forme. » Fantasme de toute-puissance diront certains, voire manipulation de sa part sur ses camarades diront les autres. Peut-être peut-on y voir plutôt une tentative de sa part de surveiller, de contrôler l'Autre, lui évitant toutefois de questionner la place qu'elle pourrait occuper par rapport à son manque, et lui évitant ainsi une décompensation plus dramatique.

Une dernière hypothèse de travail serait que Sabine aurait choisi cette position particulière, toujours entre deux choses, entre deux personnes, pour permettre ainsi de tenir sans l'appui de la métaphore paternelle. En effet, alors que j'étais dans la salle de réunion au troisième étage, elle m'interpelle et me dit : « Que faites-vous là, monsieur Grais, votre bureau est à l'étage au-dessus. » Je lui réponds alors : « Oui, je travaille ici et au-dessus. » Elle me regarde furieuse et me dit : « Vous n'avez pas le don d'ubiquité ? » Je lui réponds : « Et vous ? » Elle me regarde en souriant et dit : « Peut-être. » Je ne serais pas étonné qu'elle le pense. En tout cas depuis elle continue à venir me voir, pour vérifier, comme elle dit, que « je n'y comprends toujours rien ».

Cette pratique évoquée ici se passe dans une institution qui travaille en référence à la psychanalyse. À l'heure de la rentabilité à outrance, de plus en plus de structures médico-sociales accueillant

des adolescents en difficulté sont amenées à voir leur action limitée, voire impossible, en regard de la psychanalyse. La création d'un centre d'accueil pour adolescents par notre École permettra, entre autres, d'assurer un accompagnement pour ces jeunes qui risquent d'être de plus en plus marginalisés. Grâce à l'écoute pratiquée par des psychanalystes, il sera alors possible, en suivant leur débridement imaginaire, d'intervenir afin que celui-ci puisse s'organiser et de faire en sorte, comme pour Sabine, qu'il se transforme en construction imaginaire pouvant s'articuler *a minima* à une fonction symbolique.